L'appel du sang

D'où venait la Parisienne à peine majeure, coiffée à la Angela Davis, fraîchement débarquée au Sénégal ? La réponse ne faisait aucun doute. De cette terre gorgée de soleil où dormaient les ancêtres.

J'en avais eu la certitude à l'émotion, inédite, qui, dans un flot de vapeur m'avait saisie dès le premier instant. La conscience abrupte de la couleur de mon épiderme. Non plus renvoyée de l'extérieur par quelque jeu de cartes, quelque comptine tendancieuse, le regard ou les propos d'un tiers, mais une perception intrinsèque, irrécusable. Noire parmi les Noirs, voilà bien ce que j'étais. Noire, sans hiatus, baignant dans son élément. Ce devait être cela l'appel du sang, me disais-je, en foulant le tarmac de l'aéroport international de Dakar-Yoff où les Blancs semblaient faire tache. Petites taches impatientes, égarées dans le flot lent et uni des autochtones. Le monde à l'envers.

Noire sans hiatus, jugement un peu hâtif, car à peine franchie la douane, un essaim d'adolescents dépenaillés fondait sur mes bagages, m'accablant de « *Ma sœur, fo jem* ?* » de « *Ma sœur, kay fi* !* » et autres criailleries à vous faire rebrousser chemin, cependant que les uns après les autres, les passagers de mon vol, eux, gagnaient la sortie, disparaissaient loin des rabatteurs dans des crissements de pneus de formule 1. Sans le coup de sifflet péremptoire d'un gaillard en

uniforme, sans doute serais-je, aujourd'hui encore, aux prises avec ces frères plus obsédants que les tiques.

Autre petit accroc à mon bonheur : nulle trace, nulle part, de ce Monsieur Diop, ancien ami de mon père, censé m'accueillir (en grand boubou blanc, imaginais-je, escorté de sa famille, hissant quelque pancarte à mon nom). À quoi ressemblait-il ? N'avait-il pas reçu mon courrier ? À voir progressivement se dépeupler l'aéroport, je sentais la panique me gagner quand, soudain, Madame Diop était apparue.

Drapée dans un grand boubou rose pâle dont elle retenait un pan sous son aisselle, coiffée d'un mouchoir de tête aérien, elle m'avait tendu une poignée de main longue et soyeuse. L'éclat de son sourire, sa voix légèrement enrouée avaient dissipé d'un coup mon sentiment d'abandon.

Avec quelle grâce ne m'avait-elle pas ouvert la portière de la Mercédès (s'il vous plaît !) où je m'étais enfoncée avec délices. Je baignais, à présent, dans la suavité de ses paroles, de son accent. Plus jeune que son mari, elle n'avait connu ni le Paris d'après-guerre, ni mon père Souleymane, ni personne de ma famille. Son époux, à coup sûr s'en souviendrait, lui, même après un quart de siècle, m'avait-elle rassurée. On n'oubliait pas comme ça ses amis d'autrefois. Ses frères, on peut dire. « Ici tu ne seras jamais perdue, tu es chez toi. »

Ce tutoiement soudain, les « r » roulant comme une musique dans les senteurs musquées de son grand boubou, sa conduite paisible, le moelleux de mon siège, les rougeoiements furtifs de braseros, les odeurs inopinées de grillades, les voix, les rires comme flammèches arrachées aux ténèbres, l'haleine du vent marin, tout me fascinait.

De l'aéroport jusqu'aux grappes d'hibiscus sur le mur de la villa du Point E., tout n'avait été que griserie, un rien poignante, dans la moiteur de la nuit dakaroise.

J'avais été accueillie en princesse dans la maison où, dès l'entrée, voilages et soieries vibraient avec l'ébène des masques intemporels pendus aux murs. Trônant sur une étagère, deux

têtes nuptiales en ivoire, finement ciselées, leur faisaient face. Dans le salon, une statue équestre en bronze forçait le regard depuis la table basse où elle reposait, comme à vouloir défier la paire de cimiers royaux encadrant le sofa.

— Celui que tu vois là, c'est Lat Dior. Ici, tu es au pays de la *téranga,* c'est-à-dire de l'hospitalité.

— L'hospitalité sénégalaise j'en ai entendu parler. Pour le reste, j'avoue ma parfaite ignorance.

— C'est normal. Lat Dior est un héros sénégalais du temps passé, un ardent défenseur de l'islam. Tu auras tout le temps pour apprendre. Nous, nous sommes musulmans, mais pas intégristes. Nous accueillons tout le monde. D'ailleurs, notre président est un catholique. De même que votre Pompidou. Ces deux-là, ils sont comme des frères.

Comme répondant à cette dernière sentence de Madame Diop, deux garçonnets au crâne lisse comme un œuf, les yeux baissés, peu après me présentaient leurs respects dans un murmure avant de se retirer. Deux judokas en herbe, graciles mais prometteurs. Il ne fallait pas juger sur la mine, les gosses-là étaient costauds, avait-elle souri, à travers ses lèvres bleutées.

Que de sollicitude, d'échanges de politesse autour de la tisane de *kinkéliba* ! Que de fois n'avais-je pas dû attester de la bonne santé des miens, de la France et de son président, avant de pouvoir me vautrer dans le lit *Queen size* d'une chambre damassée de jaune. Bonheur ! les oreillers ventrus où s'effilochaient les souhaits de bonne nuit interminables, ponctués de nombreux « *Jàmm rek !* » que je m'étais appliquée à répéter en roulant fortement les « r » : « *Jàmm rek ! Jàmm rek !* » Mes premiers mots dans la langue de mes pères. « *Jàmm rek !* » La paix seulement !

L'appel du sang, ce devait être lui, qui dès le lendemain ressurgissait, décuplé, à la vue des baobabs jaillis, à ciel ouvert, de la latérite rouge. Leurs branches noueuses comme autant

de clameurs suspendues. Leurs friselis verts comme autant de prières à exaucer.

Les baobabs !... L'indicible présence, leur silence immémorial. Tout était là, je le sentais, dans le pouls des arbres pachydermiques. Là, mes racines ancestrales, dans la palpitation du ciel caniculaire, dans cette lumière poudreuse, cette langueur subite au ventre qui toute la nuit m'avait tenue en éveil. Œuvre de quel diable, quel génie en maraude ?

La bourde

République du Sénégal / un peuple / un but / une foi

Mademoiselle,

J'accuse réception de votre lettre du 11 mars et vous fais part de mes regrets de vous voir quitter le Sénégal.

Je connais vos attaches familiales et je nourrissais l'espoir de vous compter encore de nombreuses années parmi nos agents de coopération. Votre dévouement, votre excellente manière de servir, dont je puis témoigner, garantissaient en effet à nos élèves un enseignement de qualité.

Je comprends parfaitement les motifs qui vous conduisent à demander votre réintégration et vous souhaite une carrière heureuse et plein succès dans vos entreprises.

Veuillez agréer, Mademoiselle, l'expression de ma considération distinguée.

En bas à droite, le paraphe bleu du Ministre, mon ancien chef d'établissement, frappé du cachet entérinant ma décision.

Après quatre ans de bons et loyaux services sur la terre de mes aïeux, je pouvais m'en retourner la tête haute et l'âme en paix au pays de « nos ancêtres les Gaulois », m'étais-je félicitée, le jour de mon anniversaire, tandis que je signais ma demande de réintégration.

La cause désormais était entendue. Irrévocable. Alors quoi ? Pourquoi cette oppression sourde dans la poitrine, face au pli ministériel dont la solennité, les éloges, une semaine plus tôt, m'emplissaient d'orgueil ? J'en relisais aujourd'hui les termes pour la énième fois, de l'œil vitreux du condamné à mort. Pourquoi ?

Et si j'avais commis une bourde ?

Autour de moi, on tombait des nues. Si l'on s'attendait à cela de ma part ! s'inquiétaient mes collègues français. Avais-je bien réfléchi avant de renoncer au statut — enviable s'il en fut — d'expatriée ? Etais-je donc si pressée de retrouver l'ordinaire du chacun chez soi, chacun pour soi ? L'arbitraire des affectations, les programmes démentiels, les emplois du temps aberrants, le bazar, quoi ! Le stress en prime.

— Il paraît que tu rentres ? C'est vrai ça ? Je te voyais bien là, à demeure, fondue dans le paysage. L'enfant du pays, quoi.

— Tu as une idée de l'endroit où tu vas atterrir ?

— Tu t'es fait titulariser au moins ?

— Tu n'as pas un peu peur de lâcher la proie pour l'ombre ?

— Ah, non ! toi aussi, il faut rester avec nous ! Solange, *way* ! Tu vas trop nous manquer ! se récriaient mes collègues sénégalais. Je ne pouvais pas leur faire ça. N'étais-je pas désormais une enfant du pays ? Leur sœur ?

Leur sœur, la figure oubliée de mon ancien jeu de 7 familles ? Un legs de la petite souris récompensant le stoïcisme dont j'avais fait preuve à l'extraction de ma première dent de lait. Pas une plainte, pas un cri. Juste une ou deux grimaces accompagnées d'une petite danse de Saint-Guy.

Bien au chaud dans son cocon d'ouate, la relique avait passé la nuit sous mon oreiller. Au matin, ô merveille ! Elle s'était métamorphosée en un petit étui garni de quarante-deux cartes, lisses, brillantes à souhait.

Assise en tailleur sur le linoleum, je les respirais avec ivresse, recto verso. Une fois étalées, s'offrait à moi toute une panoplie d'êtres, de paysages, d'animaux pittoresques, stylisés, issus des quatre coins de la planète. Un univers à conquérir.

Chaque famille se déclinait selon un schéma inflexible : le grand-père, la grand-mère, le père, la mère, le fils, la fille. Une frise capricieuse servait de trait d'union entre chaque membre d'une même famille.

La famille Sénégal était pourvue du numéro 1. Par quel hasard ? Mystère. Pourquoi, avec son numéro 4, la famille Pékin occupait-elle, au sein de la série, une place centrale ? Pourquoi la famille Texas était-elle chapeautée par une femme — la grand-mère — une intello toute en lorgnons et rocking-chair ? Pourquoi dans la famille Nomade les femmes portaient-elles toutes un bâillon ? Pourquoi cette famille fermait-elle la marche derrière les Lapon, Fakir et autres Mohican ? Mystère. Et pourquoi, surtout, la famille France, à laquelle j'appartenais, ne figurait-elle pas au tableau ? Mystère de mystère. Passant outre mes perplexités, j'embrassais d'un même élan cosmopolite mes quarante-deux cartes dorées sur tranche.

À quatre pattes au bord d'un fleuve, ceint d'un court pagne blanc tranchant sur sa peau noire, c'est le grand-père qui, dans la famille Sénégal, ouvrait la série avec son postérieur cambré à outrance, offert en pâture à un caïman goguenard. Suivait le père, légèrement voûté, assis, pensif, à l'arrière d'une pirogue chargée de bananes. À la proue de l'embarcation, le fils, flèche braquée contre un hippopotame à la gueule béante, prêt à ne faire qu'une bouchée de sa petite sœur. Pleine d'effroi, bras et orteils en éventail, cette dernière bondissait au-dessus d'un rocher. À deux pas de là, toute en rondeurs, oreilles, bras et chevilles cerclés d'anneaux en or, la

grand-mère plumait un poulet. Dernière en lice, pareillement accoutrée, dotée, en outre, d'un cou de girafe : la mère. Ne faisant qu'un avec elle, émergeant de ses reins rebondis, un petit bout de chou frisotté attestait la vigueur de la lignée.

Noire comme du charbon, outrageusement lippue, la famille Sénégal n'en avait pas moins ma préférence. C'était la plus rigolote. De surcroît, elle m'ouvrait son fleuve, son village, sa case de bambou dans laquelle je m'endormais parfois sans demander mon reste. Je touchais alors au pays des fées.

Le leur, en définitive. Celui de Djibril, mon frère d'amour, qui dans le concert des voix ironisait : « Tu devrais être contente. Tu as obtenu ce que tu voulais. »

Ce que je voulais, qu'en savait-il, lui, mon grand mentor ? Qu'en savais-je, moi-même, prisonnière d'un flot d'émotions contradictoires où se télescopaient les motifs de ma venue au pays et ceux de mon prochain départ ?

Que me voulaient-ils, tous ? N'avais-je pas, rempli mon contrat — du moins celui que je m'étais fixé à moi-même ? M'imprégner du pays de l'homme qui m'avait légué son sang, son nom, et dont ma mère avait divorcé au lendemain de son mariage. Respirer les odeurs, la lumière, cette même poussière opiniâtre qui l'avaient vu grandir. Endurer cette même chaleur torride. Tâcher de comprendre, en servant le pays de feu Souleymane Sy, d'où je venais, qui j'étais.